



**KARIM  
BERROUKA**  
**CELLE QUI  
N'AVAIT  
PAS PEUR DE  
CTHULHU**

actusf

# CELLE QUI N'AVAIT PAS PEUR DE CTHULHU (EXTRAIT)

Ouvrage sous la direction de Jérôme Vincent

© **Éditions ActusF**, collection Les Trois Souhails, mars 2018  
45, chemin du Peney, 73000 Chambéry

[www.editions-actusf.fr](http://www.editions-actusf.fr)

ISBN : 978-2-36629-874-1 // EAN : 9782366298741

# 1

## **Au commencement était Ingrid**

Elle s'appelle Ingrid Planck, elle a eu trente ans il y a un peu plus de trois mois. Elle habite Paris, 12<sup>e</sup> arrondissement, dans un studio un peu minable qu'elle loue pour un prix bien inférieur à celui du marché. Ce qui est une aubaine quand on considère les excès du marché en matière de spéculation locative dans la capitale et l'incapacité d'Ingrid à s'inscrire durablement dans le merveilleux monde du travail. Car si elle travaille, ce n'est que par intermittence, quand la nécessité lui intime qu'il est l'heure de combler son découvert ou tout simplement de remplir son frigo. Et si elle se contente de peu, le mode de vie consumériste qui colle le vertige au monde ne l'atteignant qu'en de rares circonstances, elle apprécie de pouvoir s'offrir quelques frugaux plaisirs – cinoche, soirée dans un bar, week-end n'importe où mais loin de Paris et, quand c'est possible, un billet d'avion pour une contrée inconnue peu prisée par les hordes de touristes. Des livres aussi, mais la bibliothèque pallie avec efficacité son déficit budgétaire culturel.

Peut-être quelques remarques quant à son physique ?

Pas très grande, pas très petite, un peu blonde mais elle préfère aujourd'hui se ranger dans la catégorie des rousses tendance doré chatoyant, ce qui n'était pas le cas à l'école, au collège et au lycée, où elle s'affirmait blonde, parce qu'il était plus facile de se fondre dans la masse plutôt qu'être affublée de l'étiquette de fille du diable, ou autre stupidité analogue – même si blonde avait aussi ses désavantages, mais c'est une autre histoire qui intéresse surtout les crétins et les coiffeurs. Elle a eu le visage fin, il y a quelques années, elle a des bonnes joues aujourd'hui, sûrement cinq kilos à perdre, elle s'en moque, les canons de beauté contemporains l'excèdent, et puis elle sait qu'elle serait passée pour anorexique à la cour de Versailles, donc tout est relatif. Et Lisa lui a toujours confirmé qu'elle était magnifique – Lisa n'y connaît pas grand-chose en filles mais elle est plutôt calée en mecs, et elle peut lui assurer qu'elle, Ingrid, retient les regards assez régulièrement. Même quand elle est fringuée comme un sac. Même quand elle tire la tronche.

Tout cela est sans grande importance, il faut le reconnaître. Mais ainsi en est-il d'Ingrid, et puisque c'est d'Ingrid que nous allons parler, que c'est Ingrid qui va sauver l'humanité, il était de bon ton de s'attarder quelques lignes sur ce qu'elle est. Ou pense être.

Samedi 9 mars, vers 9 h 30. Elle se dirige d'un pas tranquille vers la station Porte de Vincennes puis plonge dans les abysses du métro parisien. Direction l'opéra Garnier. Une mission d'un jour, bien payée, à vendre des billets, à renseigner avec

civilité les mélomanes passionnés, à prendre avec les pincettes de la désinvolture professionnelle les clients mal embouchés.

Toutefois, alors qu'elle entre dans la rame, sa vie bascule. Ou plutôt, commence à basculer. Car c'est un processus lent, encore imperceptible (bien qu'irréversible). Le monde n'est pas régi par des basculements intempestifs. Le monde est patient, il respecte la logique des tensions, une sorte de loi universelle qui veut que l'élastique de la réalité ait une résistance accrue, et qu'avant qu'il ne pète, il faut qu'il enregistre une puissante tension. Ainsi va le monde, comme les hommes. Ils endurent, ils subissent. Puis, un jour, c'est le chaos.

## 2

### Premiers pas du chaos

Ingrid est assise sur un strapontin, l'air détaché, l'esprit ailleurs. La rame vient de quitter la station Reuilly-Diderot. Un homme s'installe sur sa gauche et lève aussitôt un journal à hauteur de son visage. Ingrid n'y prête aucune attention. Le métro n'est qu'un monde transitionnel. Rien n'y existe réellement. Elle n'y entretient aucun rapport. Elle ne s'intéresse à personne.

— Ingrid Planck.

L'homme s'est adressé à elle. Elle sursaute, se tourne pour le dévisager.

— Ne me regardez pas. Faites semblant de ne pas m'avoir vu. Répondez-moi à voix basse, comme si vous ne vous adressiez pas à moi.

Elle continue à fixer le type en tentant de l'identifier. Une quarantaine d'années ou plus, brun, mal rasé, une calvitie naissante mais des cheveux subsistant en bataille, ce qui lui donne une coupe assez disgracieuse. Un jean, un blouson vert

et une paire de lunettes à l'armature noire. Rien de bien original. Elle en est certaine, elle ne l'a jamais vu. Ou alors elle l'a complètement oublié...

— Vous êtes qui ?

— S'il vous plaît, restez discrète. Il en va de l'avenir de l'humanité.

Ah, se dit-elle, s'il en va de l'avenir de l'humanité...

Elle devrait se lever et changer de wagon. Elle ne connaît pas ce type. Il l'importune. Et l'humanité n'a pas besoin d'elle, c'est une certitude. Mais elle ne bouge pas. Elle a toujours été curieuse. Et un peu joueuse. Après tout, s'il lui arrive de se faire aborder par des inconnus, ils ne connaissent jamais ses nom et prénom. Il y a un mystère à éclaircir, petit, très probablement sans intérêt, mais qui mérite d'y consacrer quelques minutes. Au moins le temps qu'il faudra à la rame pour rejoindre la station Pyramide, où elle abandonnera le type, mystère résolu ou non. Et s'il la suit, elle lui enverra un coup de genou dans les bijoux de famille, elle s'y est exercée avec Lisa sur un mannequin qui manquait cruellement de couilles.

— Qu'est-ce que vous me voulez ?

— Je vous en prie, soyez plus discrète. Il est possible que j'aie été suivi...

— Par qui ?

— Je n'ai pas le temps de vous expliquer. Sachez seulement qu'il va se passer des choses. Des gens vont vous approcher. Ils vous paraîtront étranges, intrusifs. Écoutez-les, ne les rejetez pas. Soyez laconique dans vos réponses. Ne leur révélez rien.

— Qu'est-ce que je pourrais leur révéler ?

— Ne vous dévoilez pas encore, nous ne savons pas comment ils vont réagir. Certains pourraient adopter des comportements soupçonneux. Voire même vous déconsidérer. N’y prêtez aucune attention.

Ingrid ne répond rien. Il n’y a rien à répondre. C’est juste l’illuminé de la semaine qui a jeté son dévolu sur elle, comme il aurait pu choisir n’importe quel autre passager.

— Ne révélez rien de vos rêves. Encore moins de vos fulgurances !

— J’ai des fulgurances, moi ?

Pas de réponse. L’homme, visiblement nerveux, vient de jeter un coup d’œil par-dessus son journal.

— Et puis vous allez avoir une visite de la police d’ici peu. Aujourd’hui, peut-être.

— La police ?

— La police. Ou l’armée. Je ne suis pas encore certain. Mais, rassurez-vous, ils n’ont aucune idée de ce qui se trame dans le Cosmos et dans l’Ailleurs. Contentez-vous de répondre des plus candidement. Pas la peine de faire du zèle. De toute façon, ils ne comprendraient pas.

— Ils ne comprendraient pas quoi ?

— Que vous êtes le Centre du pentacle.

Ingrid souffle. Et hausse les sourcils.

Tungdal a fait des émules, se murmure-t-elle... Ou c’est une blague de Lisa, mais elle n’y croit pas trop.

Parce que cette expression, *le Centre du pentacle*, elle la connaît. Elle l’a déjà entendue, il y a quatre mois environ. Un des nombreux délires de cet abruti de Tungdal. Son ex. Enfin, son dernier ex en date.



À la base, une rencontre au musée du Louvre. Ils se rentrent dedans, légère collision épaule contre épaule, leurs regards se croisent, ils s'excusent en même temps, rient de leur maladresse et de leurs réponses simultanées, ils engagent la conversation. Elle trouve que la Joconde a quand même un air vicelard, elle ne respire pas la sainteté, elle a une sale idée en tête. Il est plus intéressé par le paysage en arrière-plan, cette étrangeté qui se cache dans ces perspectives magiques, on pourrait croire à un autre monde... Ils se promènent dans le musée, à la recherche d'un tableau intitulé « La Caravane » d'Alexandre-Gabriel Decamps – Tungdal a une passion pour les orientalistes – qui n'est malheureusement pas visible, puis ils arpentent les rues de la capitale, se réfugient dans un resto quand la pluie se met à tomber, y passent la soirée. Et finissent dans le lit d'Ingrid.

Ingrid ne va jamais au musée du Louvre, mais ce jour-là, elle y était. Tungdal dira quelques semaines plus tard que ce n'était ni un hasard ni une coïncidence. Ce genre de choses arrivent parce qu'elles doivent arriver, parce que des forces qu'on ne peut ni appréhender ni nommer engendrent de tels événements.

Ingrid s'était dit, oui, c'est ça, la puissance de l'amour... Mais elle l'avait gardé pour elle. L'amour ne figurait pas sur la partition de sa vie, jamais. Alors que Tungdal se soit épris d'elle, ça avait peut-être un côté romantique, mais ça ne lui plaisait pas plus que ça.

Depuis, elle a pris conscience qu'il ne parlait pas d'amour.

Le premier mois avait été merveilleux. Tungdal était plein de vie, radieux comme les soleils dansants qui semblaient

pétiller dans ses yeux sombres. Il débordait de projets. Des projets absurdes, certes, et auxquels elle ne comprenait pas grand-chose (et qu'elle ne faisait d'ailleurs aucun effort pour comprendre) mais le fourmillement d'envies, d'attentions, conférait à leurs moments partagés une désinvolture euphorique. C'était plaisant. Lisa le trouvait attachant, même s'il était sacrément bizarre. Et c'est certainement ça qu'Ingrid aimait chez lui, en plus de son accent exotique : sa bizarrerie.

Mais le second mois, son côté extravagant avait commencé à prendre le dessus. Ou peut-être que l'euphorie des premières semaines, en s'atténuant, laissait apparaître une réalité moins séduisante qu'elle n'était parue de prime abord. Tungdal s'était lancé dans des discours énigmatiques sur des concepts abstraits qui lui passaient complètement au-dessus de la tête. Et, entre autres excentricités, il lui avait annoncé qu'ils devaient dorénavant réduire la fréquence de leurs relations sexuelles. Il pensait avoir outrepassé son rôle en permettant cette relation trop intime – il aurait dû se contenter de rester proche d'elle, en veillant sur elle, en l'orientant quand cela était nécessaire. Et il existait le risque de réveiller l'hypersensibilité psychique d'Ingrid. Pas que l'amour ou le sexe en soient spécialement des catalyseurs, mais ils étaient spéciaux, tous les deux, et lui avait emmagasiné, lors de ses voyages et de quelques expériences qu'il ne pouvait lui relater, une forme d'énergie assez particulière dont il ignorait les effets, et il craignait qu'elle puisse activer ce qu'il s'était évertué à désactiver. Il reconnaissait que c'était dommage, il appréciait leur relation. Trop. Il s'était laissé charmer alors qu'il aurait dû, sentimentalement, garder ses distances.

Les parties de jambes en l'air s'étaient espacées. Les grands discours sur la vraie raison de l'humanité, du cosmos, avaient remplacé les nuits torrides. Il parlait d'un temps à venir, proche, il ne savait pas exactement quand, où elle serait amenée à accepter d'abord, à comprendre ensuite et, enfin, à affronter des forces qui dépassaient l'entendement. Il y avait des choses dans l'univers que l'humanité ne connaissait pas, ou refusait de connaître. Mais ni l'ignorance ni le déni n'étaient suffisants pour altérer le Grand Schéma Cosmique. Ingrid l'avait laissé délirer, sans porter aucune attention à son charabia. Elle n'avait jamais eu pour projet d'établir une relation durable. Elle profitait des dernières lumières de leur liaison, emportée par la dynamique de facilité qui parfois maintient les couples des années alors qu'ils n'étaient faits que pour durer quelques mois.

Le troisième mois, l'abstinence. Et la constatation que le peu qu'il subsistait de leur relation se délitait jour après jour. C'est alors que Tungdal avait commencé à réagir avec une certaine forme d'irrationalité envahissante. Il voulait savoir de quoi elle rêvait. Elle lui répondait n'importe quoi, ce qui avait tendance à l'agacer. Il lui montrait des gravures et des photos de lieux exotiques, en attendant qu'elle les nomme. Il lui demandait de lire des textes dans des langues qu'elle ne comprenait pas. Il voulait tout savoir de ses rencontres, de ses fréquentations. Si des organisations avaient tenté d'entrer en contact avec elle. Si elle prenait conscience du rôle crucial qu'elle allait être amenée à jouer dans les événements à venir. Et, entre autres absurdités, il lui avait révélé qu'elle était *le Centre du pentacle*. Ce à quoi elle avait répondu qu'elle n'avait même pas idée qu'un pentacle pût avoir un centre. Mais ses affinités avec la

géométrie se limitaient à quelques vagues notions acquises lors de sa période feng shui (qui n'avait d'ailleurs duré que le temps qu'elle s'aperçoive qu'elle se compliquait la vie en voulant se la simplifier). Elle s'était encore un peu accrochée, parce qu'elle gardait le souvenir du premier mois, le sourire sardonique de la Joconde en tête, qu'il y avait eu des bons moments, beaucoup, qu'elle aurait bien encore profité de ces derniers, qu'il traversait sûrement une mauvaise passe, ou qu'elle avait peut-être juste besoin qu'on s'occupe d'elle, qu'on la considère, et qu'elle n'était peut-être pas encore prête à reprendre sa vie de solitaire. Jusqu'à cette nuit, où elle s'était réveillée avec Tungdal au-dessus d'elle, un genou de chaque côté de son corps, psalmodiant des inanités dans une langue inexistante. Pour son bien, lui avait-il dit...

La bizarrerie avait perdu tous ses charmes et avait laissé place à la névrose obsessionnelle.

Le lendemain, Ingrid lui avait dit de prendre ses affaires et de déguerpir. Et lui avait claqué la porte au nez.

Pendant deux mois, il ne l'avait plus lâchée. Une nuit à frapper à sa porte, trois à tourner en bas de l'appartement. Et les semaines qui avaient suivi : coups de téléphone en rafale, emails par dizaines. Il était important qu'elle l'écoute. Leur relation était impossible, il le regrettait, mais ils devaient rester en contact. Il en allait du futur de l'humanité.

Finalement, il avait cessé de la harceler. Subitement. Plus d'emails, plus de coups de téléphone, plus aucune nouvelle. Rien. Silence radio.

Ingrid avait supposé qu'il s'était trouvé un autre centre pour son pentacle. Elle avait pu reprendre une vie normale et ranger

ces quelques mois dans le tiroir bien rempli de ses relations amoureuses hasardeuses.

Jusqu'à ce qu'elle reçoive cinq lettres de lui, il y a environ trois semaines. Une tous les deux jours. Elles contenaient le même texte, rédigé d'une écriture appliquée. Seule différence : une utilisation très insolite de la ponctuation, qui variait d'une lettre à l'autre. Une confirmation des doutes qu'elle avait concernant sa santé mentale.

Lui rappeler ces souvenirs est assurément la meilleure manière de s'attirer son courroux. Elle ne sait pas qui est ce type qui s'est assis à côté d'elle, ce qu'il lui veut. À vrai dire, elle s'en fout. Tout ce qu'elle souhaite savoir, c'est 1, s'il a comme projet de la harceler avec autant d'opiniâtreté que son ex, et 2, s'ils sont nombreux dans leur club d'illuminés à lui courir après. Mais elle n'a pas l'occasion de poser ces deux questions. L'homme s'est déjà levé. Il plie son journal et, toujours sans la regarder, lui lâche :

— Soyez prudente. Nous nous reverrons.

Elle a là un début de réponse à sa première question. C'est déjà ça.

### 3

## Au nom de la loi

À six heures précises, Ingrid est sortie du lit par le bruit répétitif de la sonnette accompagné de tambourinements vigoureux contre sa porte. Elle enfle un pantalon de jogging et ouvre. Cinq hommes en costards austères, assurément des flics en civil – ils ont ce regard où autorité et arrogance se mêlent dans une harmonie toute dictatoriale.

— Ingrid Planck ?

— Oui, c'est elle...

— Direction Générale de la Sécurité Extérieure. Veuillez nous suivre.

Ingrid est à deux doigts de leur répondre d'aller se faire foutre, mais elle pressent que la réponse ne serait guère appréciée. Elle n'a aucune idée de ce qu'ils peuvent bien lui vouloir, mais elle va obtempérer. De toute façon, il est peu probable qu'une réponse négative de sa part puisse amoindrir la détermination procédurière de ces hommes qui la matraquent du regard depuis qu'elle a ouvert la porte.

— OK. Je me fringue et j'arrive.

— Non, vous nous suivez.

Deux des types la saisissent, lui collent les deux bras dans le dos et lui passent des menottes. Et, sans un mot de plus, ils l'entraînent dans l'escalier après avoir claqué la porte.

Un quart d'heure plus tard, après une traversée de Paris toutes sirènes hurlantes, on la fait asseoir dans une salle d'interrogatoire, toujours menottée, vêtue de son pantalon de jogging et d'un simple T-shirt, les pieds nus.

Un autre individu de la race costard austère, tête de flic, regard accusateur, entre dans la pièce, s'assoit en face d'elle, la dévisage puis pose un dossier peu épais sur le bureau.

Après quelques questions d'usage, qui se bornent à vérifier son identité, sa date de naissance, sa situation professionnelle (c'est bien, Ingrid se croirait à un rendez-vous Pôle Emploi), et auxquelles elle ne répond que par *oui* vu que le type a déjà toutes les informations dans son dossier, il passe aux choses sérieuses.

— Yanis Lamini ?

— C'est une question ?

Le type affermit son regard plein de menaces.

— Ne commencez pas à jouer à la plus fine.

— OK. Mais Yanis Machinchose, quoi ?

— Tout ce que vous savez sur lui.

— Oh là, ça va être simple : rien. Jamais entendu ce nom.

L'inspecteur soupire mais ne répond rien. Il ouvre le dossier et lui tend une photo. Tungdal et elle. Un selfie à la con qu'il avait pris avec, en fond, le château de la Belle au bois dormant. Période premier mois de leur courte relation, l'âge

d'or, une virée à Disneyland. Tungdal avait des places gratuites. Même si elle n'avait jamais éprouvé une quelconque attirance pour ce parc d'attractions où le monde merveilleux de la fantaisie prenait réalité entre un hot-dog infect et un hamburger cuit par des adeptes du tartare de lombric, elle avait accepté la virée : Tungdal voulait découvrir l'ersatz hollywoodien de château oriental qu'on y avait bâti, qu'il avait trouvé fort amusant mais complètement artificiel. Un bon souvenir, assurément.

— Vous avez eu ça où ?

— Nous posons les questions. Donc, Yanis Lamini.

Ingrid se retient de lever les yeux au ciel. L'amabilité est une valeur qui doit être proscrite dans ce service.

— Je ne comprends pas ce que vous voulez. Je ne connais pas ce type. Et quel rapport avec la photo ?

Le flic la fixe durant une bonne trentaine de secondes. Il doit être persuadé qu'il a un superpouvoir qui lui permet de lire dans les pensées, ou du moins de déceler, en observant les mouvements des pupilles de son interlocuteur, les signes qui confirment ou infirment le mensonge.

Finalement, il pose un doigt sur Tungdal et répète :

— Yanis Lamini.

— Non, Tungdal Ouard...

— De son véritable nom, Yanis Lamini.

— Vous êtes certain ?

Le type hausse les épaules. C'est bien, se dit Ingrid, les types qui haussent les épaules. Ça donne de la profondeur à leur personnage, de la nuance et de la subtilité. On a envie de les aimer, car ils ont tout compris, même l'inutilité de partager



leur savoir immémorial avec ceux qu'ils plongent éternellement dans d'épaisses ténèbres.

— Bah, il m'a toujours dit qu'il s'appelait Tungdal.

— Et vous n'avez jamais vérifié ?

— Vérifié quoi ? Vous faites des enquêtes auprès de l'état civil pour vous assurer de l'identité de toutes les personnes avec qui vous vous envoyez en l'air ?

Petit silence à nouveau. Le flic doit traiter l'information, ou considérer la débilité de sa question.

— Admettons. Que savez-vous de lui ?

— Pas grand-chose. Un peu bizarre comme type. Sympa, attentionné et aimant dans un premier temps. Un peu obsessionnel ensuite. Peut-être pas très stable psychiquement au final...

— Vous pouvez détailler un peu plus ?

Ingrid fait un résumé plus substantiel de ses trois mois passés avec Tungdal, tout en se demandant ce que ce couillon a pu bien faire, ou prévoyait de faire, pour mériter autant d'attention de la part de la DGSE. L'inspecteur écoute sans broncher, le regard toujours suspicieux. Puis, après un court silence, il repart à l'assaut.

— Il préparait un attentat ?

— Ah non, il était plutôt sur une dynamique de salvation.

— Expliquez-vous.

— Il voulait sauver l'humanité.

— Comment ?

— Houlà, vous m'en demandez trop. Je n'ai jamais vraiment écouté ses délires ésotériques.

— Il vous a demandé de vous convertir ?

— À quoi ?

— À l'islam...

— Euh, non. Il n'était pas trop porté sur les monothéismes. Plutôt sur les trucs occultes.

— Quels trucs occultes ?

— Je vous l'ai déjà dit, je n'ai pas trop fait attention. Des cités perdues, des sombres secrets, des extraterrestres, des adoreurs d'idoles cosmiques, des choses corrompues et impies... Et probablement une ou deux conspirations, mais je ne peux pas vous l'affirmer avec certitude.

— Si je comprends bien, vous ne savez pas grand-chose de lui.

— On est restés ensemble trois mois.

— Je connais tout de ma femme.

— Vous êtes ensemble depuis combien de temps ?

Ingrid s'attend à ce que l'inspecteur lui rétorque sèchement que ça ne la concerne pas, mais il répond des plus sérieusement, avec une certaine forme de fierté – comme si le sujet ne pouvait être éludé.

— Douze ans.

— Voilà... En tout cas, vous ne savez pas qu'elle s'envoie en l'air avec son prof de kung-fu.

Pourquoi j'ai dit ça ? se dit Ingrid. C'est sorti tout seul, comme si c'était évident.

Le flic ne va pas apprécier la provocation. Elle ferait mieux de se calmer, d'arrêter de faire la mariolle parce que ce n'est vraiment pas le lieu idéal pour une partie de joute verbale, chose qu'elle maîtrise avec talent et qui s'avère en général efficace. Mais là, la mettre en veilleuse ne serait pas un luxe.

Elle s'attend à être remise vertement à sa place.

Contre toute attente, le type perd une partie de son impassibilité et de sa frigidité faciale. Ses yeux s'agrandissent une fraction de seconde, comme sous l'effet d'une colère profonde qu'il peine à maîtriser. Quelques très discrets signes de tension crispent son visage. Puis, il reprend son attitude figée.

— Vous vous trouvez drôle ?

— Pardon. J'ai pas pu m'en empêcher.

Il la fusille du regard un instant puis se lève et se dirige vers la porte.

— Vous pourriez me rapporter une paire de chaussures ? Et un soutif ?

Le flic ne répond pas.

Après deux heures à la laisser expier son intolérable impertinence, l'inspecteur revient et reprend sa place. Deuxième séance d'interrogatoire.

— Que savez-vous de ses activités terroristes ?

— Rien.

— Des voyages en Syrie ? Au Proche-Orient ?

— Pas que je sache.

— Ses amis, ses fréquentations ?

— Néant. À part de la famille qui doit habiter près de Mont-de-Marsan. Je ne les ai jamais vus. Mais comme il m'a menti sur son identité, il y a de grandes chances que ça tienne aussi de l'affabulation.

— Affirmatif. Votre dernier contact avec lui ?

Ingrid, qui commence à trouver le temps long, et qui n'a pas apprécié le fait qu'on la tire de son lit, qu'on la trimballe dans

Paris menottée et à peine fringuée pour lui poser des questions alors qu'il aurait suffi de la convoquer en journée (sans compter qu'elle vient de planter la billetterie de l'Opéra de Paris et que l'agence d'intérim va lui passer un savon), décide qu'elle va omettre de citer les lettres reçues il y a moins d'un mois. On n'avait qu'à la traiter avec plus d'égards. Et puis, considérant leur contenu, elles ne feront guère avancer leurs investigations.

— Il y a quatre mois. Quand je l'ai plaqué. Enfin, il est passé plusieurs fois pour essayer de parlementer et a traîné en bas de mon appartement la semaine qui a suivi, puis il m'a bombardée de coups de téléphone et de mails pendant encore un mois et demi. Mais je suppose que vous savez déjà tout ça.

Pas de réponse.

— Plus de signes de vie depuis. Rien. Disparu dans la nature, ce qui est plutôt normal, vu que je lui avais bien fait comprendre que je ne voulais plus le revoir. Je ne sais pas ce que ce couillon a fait, mais il n'était pas du genre violent. Allumé, oui, mais il n'entrait pas vraiment dans la catégorie des fous sanguinaires.

— Nous ne vous demandons pas votre avis.

— Ça, j'avais bien compris.

— A-t-il évoqué un voyage dans le Pacifique ?

— Non.

— Des sous-marins nucléaires ?

— Non. Il a volé un sous-marin ?

— Nous posons les questions. Avait-il quelques notions de navigation ?

— Sous-marine ?

— En général.

— Aucune idée. Il savait conduire une voiture... On peut conduire un sous-marin nucléaire tout seul ?

— Ces coordonnées géographiques, ça vous évoque quoi ?

Il pose une feuille sur le bureau. Dessus, quelques chiffres et deux lettres majuscules : 47° 9' S 126° 43' O.

Aussitôt, elle pense *océan Pacifique*. Elle ne sait pas trop pourquoi. Probablement par association avec les questions posées précédemment, mais elle a l'impression que ce n'est pas la véritable raison. C'est étrange.

— Euh. Rien... C'est où ?

— Qu'importe. Lamini ne vous les a jamais communiquées.

— Nous ne parlions jamais de géographie...

Le flic acquiesce d'un mouvement de tête, un geste auquel il est difficile de donner une signification et qui pourrait autant vouloir dire qu'il a enregistré la réponse, ou qu'il doute de la sincérité de cette dernière. Il range la feuille et en sort une seconde, manuscrite. C'est l'écriture de Tungdal, Ingrid en est certaine. Elle reconnaît le tracé des lettres, cette calligraphie en arabesques et en longues lignes.

— Vous avez déjà vu ça ?

— L'écriture ? Oui, c'est celle de Tungd... Yanis Machintruc.

— Je parlais du texte.

Elle lit.

*Ô vous, Profonds*

*Pour qui la vase est un nectar*

*Et les sons sourds de l'océan*

*Un vieil hymne tentaculaire*

*Ô vous, frai de l'effroi*

*Aux rires de coraux cariés*  
*Les ombreux abysses vous tissent*  
*Un linceul d'infectes dentelles*

— C'est un poème...

— Nous avons déduit ça par nous-mêmes...

— C'est joli. Mais c'est la première fois que je le vois.

— Lamini écrivait des poèmes ?

— Non. Enfin, si, une fois ou deux. Mais c'était très mauvais.

— Quel en était le sujet ?

— C'était de la fan fiction...

— De la quoi ? Soyez plus claire.

— Des poèmes d'amour. Sur moi. Je les ai foutus à la poubelle.

— Hum... Et ces Profonds ? Il les a déjà mentionnés ?

— Non. C'est quoi ?

— Ça ne vous regarde pas.

Ingrid n'insiste pas. Le flic n'en sait pas plus qu'elle. Et, très certainement, il ne sait pas grand-chose non plus de Tungdal.

— Je suis désolée, mais vous pouvez m'interroger des heures, me passer à la question, m'électrocuter, m'arracher les yeux à la petite cuiller, je ne sais rien de plus.

— On va voir ça.

\*\*\*

Finalement, il n'y aura pas de séance de torture. Ni même de détecteur de mensonges. Après deux autres interrogatoires,

Ingrid est collée dans une cellule où elle passe la nuit. Le lendemain, on la libère après quelques signatures sur de la paperasse administrative, en lui ordonnant de ne pas quitter la ville et de rester à la disposition de la DGSE, et cela pour un temps indéfini. Elle se retrouve pieds nus, en jogging et en T-shirt, sans son téléphone, sans ses clefs, sans un centime en poche, au milieu de Paris. On n'a pas daigné la raccompagner, ni appeler un taxi. Elle apprécie le geste.

Elle se dirige vers le métro. Direction l'appartement de Lisa, qui heureusement possède un double des clefs. Elle lui racontera ses mésaventures et se fera prêter un pull et des chaussures.

En chemin, elle a la désagréable impression d'être suivie. Mais elle a beau regarder à gauche, à droite, derrière, devant, elle ne repère personne. Elle se dit qu'elle se fait des films. Pourtant, à mesure que le temps passe, l'impression se transforme en certitude. La DGSE l'a prise en filature ? Des fois qu'elle aurait omis quelques détails, ou qu'elle prévoirait de retrouver le fameux Yanis Lamini ? Ils vont être déçus.

## 4

### Déjeuner sur l'herbe

Le lendemain, mardi donc, Ingrid profite de la fin de matinée pour aller se promener dans le bois de Vincennes. Avec l'idée qu'elle pourra repérer plus facilement son suiveur : le temps est couvert, les températures basses pour la saison. Il n'y aura donc pas foule dans les grandes allées. Et, effectivement, ce n'est pas l'affluence. Mais elle ne repère personne. Et cette impression devenue certitude a disparu. Elle s'apprête à faire demi-tour quand elle croise un individu coiffé d'une casquette dont la visière lui cache le haut du visage et les yeux, le col de son blouson remonté au-dessus de la bouche. Rien de bien singulier. Sauf qu'il s'adresse à elle, sans ralentir son allure, sans la regarder.

— C'est moi. Suivez-moi, nous avons à parler.

Ingrid l'a reconnu à sa voix. C'est le type du métro.

Elle se demande s'il est bien sage de lui emboîter le pas. Il vient de quitter l'allée et de s'enfoncer dans les sous-bois. Non pas qu'il ait l'air dangereux, mais elle se doute que les



personnes malintentionnées apprennent parfois à bien cacher leur jeu. Elle hésite quelques secondes, puis décide de le suivre. S'il tente quoi que ce soit de déplacé, elle mettra en pratique la technique du coup de genou dans les roustons.

Après une cinquantaine de mètres, le type s'arrête dans une clairière et désigne un tronc d'arbre couché qui fera un excellent banc. Elle s'assoit à ses côtés.

— Parfait, ici nous sommes plus tranquilles. Personne ne nous entendra. Vous avez été approchée par des gens ?

— Les services secrets.

— Oui, ça je le sais. Et je vous avais prévenue.

— C'est sympa de votre part. Comment le saviez-vous ?

— Je sais beaucoup de choses. D'autres rencontres, à part les services secrets ?

— Non. J'ai été suivie hier matin, mais je pense que c'est un de leurs agents qui m'avait prise en filature.

— Mais vous n'en êtes pas certaine.

— Non.

— Soyez prête, ils ne vont plus tarder à vous contacter.

— Qui ça, ils ? Et si vous pouviez parler de façon moins énigmatique, ça m'éclairerait un peu.

— Chaque chose en son temps.

— Ah... Et là, c'est le temps de quoi ?

Le type pose son sac à dos sur ses cuisses, l'ouvre et en sort une grosse pochette cartonnée, un Tupperware et un sac plastique.

— Vous avez faim ?

— Euh, pas vraiment... En fait si... Mais...

Il lui tend le sac plastique.

— Tenez.

Ingrid ouvre le sac. Dedans, un pot de caviar d'esturgeon, provenance la Russie lointaine – l'écriture cyrillique présente sur le couvercle est un indicateur infaillible. 250 g. Elle observe le pot sous toutes les coutures.

— C'est du vrai ?

— Pourquoi il serait faux ?

— Parce que ça coûte une fortune, ce truc.

— L'argent n'est pas un problème.

Ah, se dit-elle... Dans ce cas...

Elle ouvre le pot, colle le doigt dedans vu que la petite cuiller, ou la louche, venait en option, goûte.

— Putain, c'est bon...

Elle recolle le doigt dans le pot, savoure l'instant, ferme les yeux, rêve de contrées molletonnées par une neige vierge et traversées par de grandes rivières où s'ébattent de longs poissons à la morphologie un peu monstrueuse, perçoit l'odeur subtile des flots cascadeant sur des roches minérales, du vent chargé des effluves d'une forêt mystérieuse... Le pied.

— Et vous, vous mangez quoi ?

L'homme ouvre le Tupperware et lui montre son contenu. Dedans, une quantité impressionnante de petits insectes avec des carapaces aux reflets azur et une ribambelle de pattes poilues qui s'agitent en tous sens. C'est très grouillant, et pas appétissant du tout. Le type en saisit une poignée qu'il colle dans sa bouche, puis mâchonne une bonne minute.

Ingrid commence à se demander ce qu'elle fait ici avec cet homme, qui partage quand même certains traits de caractère avec Tungdal – du moins en ce qui concerne le côté dérangé de la cervelle, parce que Tungdal avait des pratiques culinaires

quand même plus conventionnelles. Elle se gratte la nuque, regarde le pot de caviar... Après tout...

— C'est bon ?

— Ça va. Les shoggoths en élevaient de bien meilleurs, mais ils sont tous morts.

— Les quoi ?

— Les shoggoths.

— Connais pas.

Le type referme le couvercle de sa boîte et range le Tupperware dans son sac à dos.

— Je peux le garder ? demande Ingrid, en désignant son pot de caviar du regard.

— Évidemment.

— Merci.

Le type dodeline un moment de la tête, comme si la conversation commençait à manquer d'intérêt.

— Les choses sérieuses, maintenant. Il est passé à l'action.

— Qui ça ?

— Celui qui se fait appeler Yanis Lamini.

Et hop, se dit Ingrid. Voilà que lui aussi sort l'épouvantail Tungdal. Apparemment, ce dernier a le don d'attirer les projecteurs sur lui. Et de rejaillir dans sa vie alors qu'elle l'en avait sorti avec fracas. Par contre, il va falloir qu'on s'accorde sur son véritable patronyme...

— Yanis Lamini ? Ce n'est pas son véritable nom ?

— Non.

— Tungdal, donc.

— Non plus. Mais ça n'a que peu d'importance. Appelons-le Tungdal, ce sera très bien.

Sur ce, il ouvre la pochette cartonnée et en sort un document. Une feuille imprimée qui affiche en en-tête « Ministère de la Marine ».

— Vous avez entendu parler du tremblement de terre, dans le Pacifique, il y a une quinzaine de jours ?

— Non.

— En fait, ce n'était pas un tremblement de terre. Une ogive nucléaire a été tirée depuis un sous-marin vers les fonds abyssaux, ce qui a mis en émoi certains gouvernements. L'affaire a été étouffée.

— Laissez-moi deviner. 47° 9' S 126° 43' O ?

— Bien ! Je suppose que vous avez glané cette information lors de votre interrogatoire.

— Affirmatif. Et je présume que ce couillon de Tungdal, qui a piqué un sous-marin à Tahiti, s'est amusé à faire des cartons sur les moules par trois mille mètres de fond ?

— Non, pas à Tahiti.

Merde, se dit Ingrid. Elle disait ça pour plaisanter. Tungdal n'est pas capable de voler un sous-marin. Encore moins de le conduire seul. Et, malgré ses idées bizarres, son amour pour l'occultisme d'opérette, il n'est pas assez dérangé pour tirer un missile nucléaire, fût-il dirigé vers un banc de crevettes ou l'arrière-petit-fils de Moby Dick.

— Tungdal n'aurait jamais pu faire ça...

— Il s'est fait aider.

— Par qui ?

— Une des cinq factions. Ce qui a l'avantage d'éclairer un peu le jeu. Nous savons maintenant où celle-là se positionne.

— Euh, je vous suis moyennement, là. C'est quoi cette faction ?

— Il est trop tôt pour vous le révéler. Vous connaissez Cthulhu ?

— Pas personnellement.

— Je m'en doute... Il va falloir vous initier.

L'homme fouille dans son sac et sort un livre de poche. *Le Mythe de Cthulhu*, par H. P. Lovecraft.

Ingrid affiche sa déception. Après le caviar, les bestioles frétilantes et le mot *initier*, elle était en droit de s'attendre à quelque chose de plus ésotérique. Son élection au titre de partenaire privilégiée d'un Grand Gourou, son invitation à un pèlerinage jusqu'au mont du Destin, ou au moins à quelques révélations mystiques et prophéties apocalyptiques. Non, juste un livre de science-fiction. Elle connaît l'auteur de nom, le titre aussi. Elle ne l'a jamais lu.

— C'est ça mon initiation ?

— Oui. Ça vous donnera une idée générale de la situation, même si c'est bourré d'approximations et d'erreurs. Nous affinerons en temps voulu. Autre chose : vous avez fait des rêves récemment ?

— C'est pour une psychanalyse ?

— Non. Mais ça pourrait être important.

— Alors, oui. Comme quasiment toutes les nuits.

— Je veux dire : des rêves plus étranges que les autres.

— Le matin où j'ai été réveillée par la DGSE, je rêvais que je faisais du ski avec des castors dans un casino à Monaco.

— Non, étrange dans ses ambiances, dans son illusion de réalité. Des voyages dans des mondes inconnus, des villes à

l'architecture corrompue, des rencontres avec des créatures impies. L'impression d'être guidée par un autre.

— Euh... non...

— Et des fulgurances ?

— Vous entendez quoi au juste par fulgurance ?

— Des intuitions fulgurantes, des révélations, des pans de savoir qui apparaissent subitement, des signes abscons décodés, des langues inconnues qui deviennent intelligibles...

— Franchement pas...

Ingrid ne va pas évoquer l'histoire de la femme du flic et du prof de kung-fu. Ou cette certitude qu'elle avait eue que les coordonnées communiquées par l'inspecteur désignaient un point dans le Pacifique. Elle préfère ne pas lancer le type sur ce genre de piste qu'il transformerait sans le moindre doute en autoroute vers les mondes magiques de la fantasmagorie.

— À mon tour de poser une question. Vous me voulez quoi, exactement ?

— Que du bien.

Réponse évasive, se dit Ingrid. Je vais le laisser s'en tirer avec ça cette fois-ci. Mais s'il planifie un troisième rendez-vous, ce dont elle ne doute pas un instant, elle exigera de véritables informations dès les premiers échanges. C'est indubitablement une manière de faire durer le suspense, elle en a conscience, et elle en éprouve une certaine forme de plaisir.

— Bien, je vais rentrer.

— Je vous contacterai pour notre prochaine rencontre.

Sourire d'Ingrid.

— Pas dans l'immédiat. Il faut que je trouve un nouveau travail vu ma piètre prestation samedi dernier à la billetterie

de l'Opéra. C'est dommage, c'était un boulot tranquille, qui tombait assez régulièrement. Là, je vais devoir faire mon *mea culpa* auprès de l'agence d'intérim, qui va sans doute me refiler un boulot pourri, en lointaine banlieue, avec des horaires indécents, de longs trajets dans les transports en commun, mal payé. Leur manière de me faire expier mon manque d'assiduité. Si vous m'aviez prévenue de l'heure de passage de la DGSE, j'aurais pu annuler, en invoquant une indisponibilité.

— Je ne connaissais pas l'heure exacte de votre interpellation.

— Vous auriez dû. Nous nous reverrons d'ici un mois ou deux.

Le type se redresse aussitôt, les yeux grand ouverts.

— Un ou deux mois ! C'est impossible !

— Il faut bien que je gagne ma vie...

— L'argent, c'est un problème ?

— Le manque d'argent plutôt.

— Ah... Si c'est ça.

Il plonge la main dans la poche intérieure droite de son manteau et en sort une liasse de billets.

— Ça suffira ? Sinon, je peux aller en chercher plus. Il faut que vous soyez réactive.

Ingrid regarde l'épaisseur de la liasse, la feuillette brièvement. Que des billets de cent euros.

— Oui, ça suffira. Vous venez d'acheter ma réactivité.

— Comme je vous l'ai dit, je ne vous veux que du bien.

Elle sourit à nouveau. Cet homme est plein d'attentions, plein de surprises. Il lui rappelle de plus en plus Tungdal, bien que sa bizarrerie soit plus catalysée, plus méthodique. S'il est un schéma commun aux allumés qui la prennent pour le

Centre du pentacle, elle est partie pour un mois d'euphorie, puis un deuxième en demi-teinte, pour conclure par un troisième catastrophique. L'expérience apportant la sagesse, elle ne se fera pas avoir deux fois. De plus, elle n'a aucune attirance pour lui – il n'est ni beau ni charmant, il a l'humour d'une palourde et le charisme d'une moule. Mais le petit mystère qu'il représente est un élément séduisant. Et puis le caviar... Et les billets... Toutefois, elle ne va pas se priver de lui faire savoir qu'on ne gagne pas la confiance d'une personne en lui disant qu'on lui veut du bien, en lui donnant une liasse de billets et en la conviant à un pique-nique caviar. En tous les cas, pas la sienne.

— Notre rencontre me rappelle l'histoire d'une femme, Jeanne Cuchet. Un jour, elle croise un type barbu, propre sur lui, bien de sa personne, qui lui propose de le suivre dans sa villa, parce qu'il lui veut du bien, qu'il peut subvenir à ses besoins, lui offrir une belle vie. Elle accepte.

— Et il se passe quoi ?

— Elle finit au four.



## 5

### L'art, le vide, le vent

Sans être certaine que le type du métro ait compris la parabole, ou même qu'il ait connaissance de ce grand moment de l'histoire de France, Ingrid se rend chez Lisa. Après un bref résumé de l'étrange rencontre dans le bois, Ingrid sort son petit trésor. Elles étalent les billets sur le lit, et se mettent à les compter tout en se goinfrant de caviar.

Soixante en tout. Soit six mille euros... De quoi s'éviter quelques mois d'intérim.

Ingrid divise le pactole en deux et tend une moitié à Lisa, qui refuse. Mais Ingrid insiste. Combien de fois Lisa l'a-t-elle dépannée quand elle était à sec, combien de fois lui a-t-elle payé ses consommations dans les bars, combien de fois a-t-elle rempli son frigo ? Elles n'en ont pas fait le compte, ce n'est le genre de la maison, mais il y a un sacré déficit du côté d'Ingrid. C'est vrai que Lisa n'a pas trop de problèmes de liquidités. Lisa est une artiste. Une vraie. Elle vend du vent. Mais du vent de très grande qualité. Cette année, elle est dans sa période

balles de ping-pong. Elle vient de vendre sa quatrième œuvre. Quand on sait qu'elle touche entre cinq et dix mille euros pour chacune... L'année dernière avait été une année faste. Sa période fusibles. Bien plus porteur que sa période lacets. Sans pour autant faire partie des grands artistes de l'art contemporain, elle a une petite cote qui se maintient. Probablement parce qu'elle excelle dans l'abstraction linguistique et la vente du concept. Parce que, prosaïquement, ce qu'elle fait, c'est de la merde – c'est elle qui le soutient. Ce qui en fait la valeur, c'est son aptitude à convaincre, à émerveiller l'intellect et à flatter l'immodestie de clients qui n'ont d'yeux que pour la valeur marchande de l'œuvre, jamais pour l'œuvre elle-même. Ingrid a toujours trouvé que Lisa exagérait. Ce qu'elle crée avec des balles de ping-pong, des fusibles, des lacets, des potentiomètres, possède toujours une forme de beauté. Elle a un truc. Comparativement aux autres artistes, qui sont capables de faire de la merde avec tout, Lisa sait faire de l'art avec de la merde. Mais cette dernière n'y accorde aucun crédit. Pour elle, une *œuvre* qu'elle réalise en quelques heures, sans aucune intentionnalité, sans aucune passion (dans tous les sens du terme), ça ne vaut rien. Toutefois, c'est une façon peu contraignante de s'assurer un confort financier, et qui lui laisse de longues périodes de temps libre qu'elle occupe en fumant des pétards, en regardant des séries TV, en traînant dans les musées, les bars, et, une fois par an, en peignant. Cette fois-ci avec passion ! De grandes et magnifiques toiles où des nuées difficilement définissables enlacent des ouragans monstrueux, où des entités multiples, informes et mouvantes incarnent des existences incompréhensibles, où l'invention chromatique se

joue des conventions artistiques et où l'inspiration n'a aucune bride esthétique ou morale. Une par an, pas plus. Et ce depuis cinq ans. Elle consacre plusieurs mois à leur gestation. Croquis par centaines, préparation de pigments, études de couleurs, de lumières, des contrastes, essais sur de petits supports, etc. Jour après jour, elle laisse mûrir l'œuvre, sa vraie œuvre. Puis, quand cette dernière est prête à naître, elle s'isole du monde et s'abandonne totalement à sa création. Et, une dizaine de jours plus tard, elle range la toile achevée dans un coffrage qu'elle scelle et envoie chez ses parents. Avec une interdiction qu'elle s'est fixée : ne pas l'ouvrir avant vingt ans. Il n'y avait aucun concept dans le processus. Personne ne savait qu'elle peignait ces toiles, personne ne les avait jamais vues. À part Ingrid, parce que, comme disait Lisa, elle participe à l'œuvre, à sa gestation, à sa maturation. Comme muse inconsciente de son rôle de muse. Mais l'histoire a été éventée, très certainement par Lisa elle-même un jour où elle était fin saoule. Conséquentement, un intérêt grandissant pour ce projet a fait surface. Ce qui énerve Lisa au plus haut point. Mais plus elle refuse de s'ouvrir sur ce projet, plus l'intérêt grandit. Elle a commencé à recevoir des propositions pour l'acquisition des toiles, une fois les vingt ans de quarantaine passés. Propositions qui prennent des proportions assez démesurées ces derniers temps. Lisa est victime de son non-concept. À force de vendre du vent à ses clients, elle a attisé en eux le désir de la tempête.

Fin de digression artistique, retour au présent de caviar et de billets de cent euros.

Ingrid raconte comment elle a récupéré ce pactole. Lisa ne trouve rien à redire – après tout, si le type énigmatique est

plein aux as et se sent des prédispositions à jouer les mécènes, il serait idiot de refuser. Mais elle craint qu'il n'exige, à un moment ou à un autre, des contreparties. Et comme il paraît évident qu'il n'est pas en phase avec la réalité, elle redoute la teneur de ces contreparties. Ingrid l'a rassurée. Elle va être prudente.

Vers deux heures du matin, alors qu'elle est rentrée dans son studio depuis moins d'une demi-heure, elle est prise d'un mal de crâne aigu. Rien de préoccupant – elle est habituée. C'est extrêmement désagréable, mais ça ne dure en général que quelques minutes. Bien que la longueur comme la fréquence de ces maux de tête aient tendance à augmenter ces derniers temps. Il n'y a rien à faire. S'allonger, dans le noir si c'est possible, et attendre en souffrant. Elle a toujours eu ces migraines, depuis son plus jeune âge. Elles revenaient régulièrement, une ou deux fois par an. Les aspirines, les dolipranes, les ibuprofènes ou autres inventions pharmaceutiques présentées comme la panacée contre les douleurs encéphaliques n'y faisaient rien. Le yoga non plus. Les examens médicaux n'avaient rien révélé d'anormal. Lisa lui avait conseillé de fumer un pétard quand ça arrivait, une idée qui avait failli être la bonne. Car, effectivement, les céphalées disparaissaient dès la première bouffée. Le seul souci, c'est qu'elles réapparaissaient plusieurs heures plus tard, probablement quand l'effet du THC s'était dissipé. Et leur intensité était décuplée. La bonne idée n'en était pas une. Ingrid n'avait trouvé aucune solution efficace.

Dix minutes et le mal de crâne s'évanouit.

Elle souffle, se détend, et s'endort dans la seconde qui suit.

Elle fait un rêve étrange. Une prairie verte, plane, uniforme, qui s'étend à perte de vue. Rien d'autre. Dans le ciel d'un bleu ferreux, cinq étoiles. Pas un son, pas une odeur. Elle est là, au milieu de la prairie, ou n'est pas là, juste sa conscience, et il ne se passe rien. Elle a l'impression que le rêve dure longtemps, très longtemps. Puis, graduellement, les étoiles s'éteignent, le ciel s'assombrit, la nuit s'installe. Et, très loin, des murmures. Nombreux. Des milliers de voix quasiment imperceptibles qui chuchotent, encore et toujours, qui essaient de franchir une barrière invisible pour lui délivrer un message, en vain, toujours en vain. Puis, plus rien.

*(Fin de l'extrait)*

Qu'est-ce qui est vert, pèse 120 000 tonnes, pue la vase, n'a pas vu le ciel bleu depuis quarante siècles et s'apprête à dévaster le monde ?

Ingrid n'en a aucune idée.

Et elle s'en fout.

Autant dire que lorsque des hurluberlus lui annoncent qu'elle est le Centre du pentacle et que la résurrection de Cthulhu est proche, ça la laisse de marbre.

Jusqu'à ce que les entités cosmiques frappent à sa porte...



Après avoir réalisé une étude sociologique des fées (*Fées, weed et guillotines*, prix Elbakin.net) et converti les zombies au pogo (*Le Club des punks contre l'apocalypse zombie*, prix Julia Verlanger), Karim Berrouka revient pour relever un terrible défi : convaincre Ingrid d'aller éclater du Grand Ancien pour sauver l'humanité.

## À RETROUVER SUR NOTRE SITE :

En papier : 18 €  
(clie)

En numérique : 6.99 €  
(clie)

## EN LIBRAIRIE :

harmonia mundi  
livre

ISBN : 978-2-36629-874-1